Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 1 (1968)

Heft: 4

Artikel: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Visinand, Anne / Pithon, Rémy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869812

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Laurent GAGNEBIN : *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence.* Editions Fischbacher, Paris, 1968, 191 pp.

Laurent Gagnebin a passé deux semestres en Lettres avant de faire des études de théologie à Lausanne ; il est maintenant pasteur à Paris. Il s'est toujours passionné pour la littérature et la philosophie, et, en particulier, pour l'athéisme contemporain. A la suite de ses études sur Gide et Camus (parues aux Cahiers de la Renaissance Vaudoise), il publie un essai sur la pensée de Simone de Beauvoir.

C'est une analyse thématique (la littérature, la nature, la religion, la mort, la communication, la liberté, la femme) où l'auteur essaie de dégager les lignes de force de l'œuvre de Simone de Beauvoir. Il procède de manière rigoureuse et solide, utilisant abondamment les ouvrages biographiques, souvent aussi les essais, puis les romans comme illustrations. Il cite beaucoup, laissant entendre ainsi cette voix dont la force et la sensibilité l'ont touché, habile à choisir des phrases lapidaires — comment mieux dénoncer l'hypocrisie religieuse que par cette citation des Mémoires : « Autour de moi on réprouvait le mensonge, mais on fuyait soigneusement la vérité » (p. 59) ? — ou de longues évocations où l'amour de la nature et l'ivresse de la liberté prennent un accent unique. Attentif au ton même de cette œuvre, il relève à la fois l'importance de l'instant présent et la hantise du temps qui fuit. Les idées de Simone de Beauvoir sont très clairement résumées ; Laurent Gagnebin défend intelligemment son existentialisme, sans pour autant enfermer l'auteur dans un système, ni transformer ses romans en pures thèses.

Il est intéressant d'examiner plus en détail comment un jeune théologien retrace l'évolution religieuse de Simone de Beauvoir et accueille ses critiques à l'égard du christianisme. Il évoque son instruction religieuse faussement sécurisante et doucereuse, souligne son caractère totalement désincarné, la séparation radicale entre le ciel et la terre, entre la vie spirituelle représentée par sa mère, et la vie intellectuelle représentée par son père. Au cours de sa crise d'adolescence, puis à la suite de sa rencontre avec Sartre, elle choisit le monde et la réalité, rejetant un Dieu qui n'a plus de raison d'être, puisque, avait-elle compris, il ne s'occupe guère de la vie terrestre. L'auteur montre la grande responsabilité de ceux qui ont encouragé chez une enfant une piété tout artificielle, et l'ont ainsi amenée à croire plus tard que le christianisme entier était une « duperie monumentale » (p. 60). Si Simone de Beauvoir a rejeté toute forme de religion, Laurent Gagnebin note qu'elle garde cependant de son éducation religieuse une attitude intérieure rigoureuse et une grande exigence morale ; seulement, désormais, l'homme est seul et

doit se créer des raisons de vivre. Il est frappant de constater à quel point le théologien s'associe aux critiques de l'existentialiste ; que ce soit l'aliénation religieuse qui consiste à se détourner des hommes pour se soumettre à un Dieu lointain, la compromission de l'Eglise avec les puissances de ce monde, la fuite hors de la réalité. Il souhaite « un christianisme purifié, conscient de ses devoirs créateurs et dans la culture et dans la vie sociale » (p. 62).

Le lecteur appréciera le caractère très personnel de cette étude : par ses références à Gide et à Camus, par ses remarques sensibles de jeune théologien attentif à toute critique et à tout besoin de ses contemporains, Laurent Gagnebin a fait véritablement œuvre unique ; il a engagé un vrai dialogue, car il sait écouter Simone de Beauvoir, et il lui répond sans rien cacher de ses convictions. Tout au plus peut-on regretter ici ou là le ton un peu protecteur du pasteur qui réapparaît. Mais c'est être sévère, davantage même que Simone de Beauvoir qui dit dans sa préface : « Vous m'avez comprise avec une exactitude et une subtilité remarquables et vous avez tout mis en œuvre pour que vos exposés clairs, rigoureux, nuancés, obligent les autres à me comprendre. » (p. 10)

Anne Visinand.

Arnold Reymond : *Introduction aux problèmes philosophiques,* Editions du Panorama, Paul Thierrin, éditeur, Bienne 1967, 334 pp.

C'est à la piété filiale de Mme Antoinette Virieux-Reymond que l'on doit l'édition de ce cours de philosophie. Outre un hommage à la mémoire d'Arnold Reymond, il sera un excellent guide pour le gymnasien et l'étudiant.

Arnold Reymond pose dans une introduction très vivante la tâche primordiale de la philosophie : déterminer dans quelle mesure l'esprit humain peut connaître, puis examiner l'origine, la nature et les fins dernières de l'être. Il montre qu'au départ de la réflexion philosophique, il y a des options fondamentales : « La matière en face d'une pensée inconsciente ou bien d'un esprit conscient. La liberté en face de la nécessité ou du déterminisme. La finalité en face du hasard, etc. » (p. 26) A partir de là s'édifieront des systèmes très variés, mais qui peuvent en somme se ramener à trois positions essentielles : le matérialisme, l'idéalisme et le spiritualisme. Cette simplification peut paraître excessive ; mais Arnold Reymond ne se paie pas de mots, et saura, au cours de sa présentation des différents philosophes, indiquer les nuances et les particularités de chacun.

Après s'être attaché, dans une première partie, à examiner les rapports de la philosophie avec les autres sciences, et à démontrer le droit de regard, en quelque sorte, de la philosophie, car toutes les sciences reposent sur des postulats métaphysiques, Arnold Reymond fait un exposé de l'histoire de la philosophie où il présente les positions des grands philosophes, en les groupant selon leurs options fondamentales. Sa démarche est la suivante : il situe le système dans le développement de l'histoire de la philosophie, il en trace les grandes lignes, en dégage l'originalité, puis les obscurités ou les faiblesses. Le lecteur appréciera sans doute beaucoup cet élément critique. L'exposé s'arrête à William James ; Mme Virieux-Reymond a placé en conclusion deux études fort intéressantes où le philosophe étudie à partir du cogito la question de la connaissance et de la vérité, et présente ses vues sur les principaux problèmes métaphysiques.

Cet ouvrage est une véritable introduction, dans le sens qu'il est clair et s'attache à l'essentiel, en laissant pourtant deviner que tout n'est pas si limpide, et que l'étudiant aura certainement des surprises lorsqu'il se mettra à lire les textes philosophiques eux-mêmes... Son plus grand mérite est son caractère très personnel ; on y sent vivre l'esprit alerte du professeur, et la sympathie chaleureuse qu'il a pour certains penseurs.

Regrettons cependant qu'à deux reprises, la table des matières ne corresponde pas avec la disposition du texte, et que les fautes d'impression distraient bien inutilement le lecteur.

Anne Visinand.

Leo VALIANI : *L'historiographie de l'Italie contemporaine,* version française par Maurice Chevallier, Genève, Droz, 1968. 170 pages, in-8. (Travaux d'histoire éthico-politique, XVII.)

Heureux historiens italiens, qui peuvent consacrer un congrès entier (Pérouse, 9-13 octobre 1967) à des rapports sur l'activité des sciences historiques nationales au cours de ces vingt dernières années ! Si l'on en juge par celui de ces rapports que la maison Droz a fait traduire et édité, la réunion de Pérouse a dû être passionnante.

En effet, le livre dont nous rendons compte ici reprend le texte que M. Leo Valiani a préparé sur les travaux historiques italiens parus depuis 1945 et concernant la période qui sépare l'Unité de la première guerre, soit 1870-1915 (cette dernière date étant beaucoup plus significative, dans le cas particulier de l'Italie, que celle de 1914, puisque c'est celle de l'intervention). Il est bien clair que cette période représente, pour le jeune Etat italien, l'enfance et l'adolescence, et en fait, elle n'a pas manqué de troubles et d'incertitude.

Au travers des pages que M. Valiani consacre aux différentes écoles de chercheurs et d'historiens récents, nous voyons revivre, sous des éclairages chaque fois différents, les grands moments et les problèmes fondamentaux de l'époque qui succède au Risorgimento : le régime libéral plus ou moins authentique, les particularités et les insuffisances des partis et des leaders, le problème des relations avec le Vatican, le heurt brutal du Nord et du Midi, et par voie de conséquence celui de l'industrie et de l'agriculture, la politique extérieure et coloniale, et enfin — last, but not least — la question qui, pour un homme de la génération de M. Leo Valiani, domine implicitement tout cela, celle pour laquelle l'étude de la période 1870-1915 n'est que la base nécessaire, nous voulons dire naturellement la question des origines du fascisme. Il n'est pas surprenant que, bien souvent, l'auteur se laisse aller à dépasser la date théorique de 1915...

Il n'est pas question de reprendre ici, fût-ce brièvement, la discussion de toutes les thèses que M. Valiani passe très objectivement en revue. Signalons simplement la richesse d'information des trois chapitres consacrés aux trois mouvements majeurs de l'époque (nationaliste, catholique, socialiste), qui dominent toute la vie culturelle et sociale de ces cinquante ans.

Nous voudrions nous arrêter un peu plus sur deux chapitres, celui du développement économique et celui des classes dirigeantes. Dans le premier, il faut relever surtout à quel point la question de l'industrialisation, liée à celle des structures

agraires du Mezzogiorno, reste actuelle : l'analyse même du spécialiste incontesté qu'est Rosario Romeo en témoigne, car si, comme dans tous les pays industriels d'Europe, « les plus grands sacrifices ont été supportés par les travailleurs..., on peut affirmer qu'à partir du tournant de 1900, les travailleurs, *surtout ceux de l'Italie septentrionale et centrale,* ont obtenu certaines compensations pour leurs privations antérieures » (p. 72). Si nous soulignons l'allusion au Nord et au Centre, c'est que la distinction reste cruellement actuelle. Quant au chapitre sur les classes dirigeantes, il insiste avec raison sur le caractère anachronique de certaines attitudes et sur l'importance de la politique extérieure. Mais de ce tableau des classes dirigeantes (rappelons que l'Italie ne connaît pas le suffrage universel avant la guerre), on passe immanquablement à la question des responsabilités des classes et des individus face à la menace fasciste. Le chapitre ici mentionné déboucherait par exemple sur les pages finales du livre de Zangrandi [1].

Un chapitre entier est consacré à Gramsci. Cela peut paraître beaucoup au lecteur de langue française, qui connaît généralement fort mal l'œuvre du théoricien de Turin... quand il en connaît au moins le nom ! Mais il n'est pas douteux qu'au moment de la guerre, les interprétations que le jeune Gramsci commence à donner de l'histoire italienne de la génération précédente sont proprement révolutionnaires: d'abord naturellement par leur inspiration marxiste, mais aussi, dans un sens plus large, parce qu'elles pourfendent certains mythes « risorgimentali » et soulèvent certains problèmes dont l'histoire de l'Italie du XXe siècle illustre largement l'importance. Que Gramsci n'ait pas été exactement un historien, c'est indéniable ; qu'on fasse figurer dans l'historiographie un auteur que les philosophes revendiquent, cela ne saurait choquer les Italiens, nourris, bon gré mal gré, de l'œuvre de Croce et de ses disciples (M. Valiani fait aussi à Croce la part — encombrante souvent — qui lui est due). Mais qu'on en signale l'importance hors d'Italie, ce n'est sûrement pas inutile, surtout que M. Valiani accompagne sa présentation de remarques sur la question délicate de l'historien face à la politique, qui méritent d'être citées : « Il convient ... de distinguer entre l'orthodoxie préconçue et la tendance politique. En principe l'historien ne doit succomber ni à l'une ni à l'autre; mais, si la première a généralement pour effet de le rendre moins perspicace, la seconde peut aussi, comme le montre l'exemple de nombreux historiens célèbres, avoir le résultat inverse. Ce peut être le cas dans la mesure où l'historien ne considère pas ses tendances politiques comme la réalisation ordonnée d'avance, en histoire, d'un dessein ou d'une loi dont il a connaissance, mais simplement comme une foi qu'il ne peut pas ne pas avoir, mais dont il sait qu'il doit rester le maître. » (p. 45) Texte à méditer !

Il permet aussi de mieux comprendre pourquoi M. Valiani peut parler avec tant de détachement de l'historien fasciste G. Volpe, dont il reconnaît les mérites scientifiques, ce qui est rare de nos jours (p. 35). Pourquoi aussi il refuse de se laisser aller à la tentation d'accabler un homme comme Giovanni Giolitti, qui, pour avoir dominé la scène politique italienne pendant plus de vingt ans avec une habileté sans exemple, se voit maintenant souvent reprocher d'avoir été incapable d'empêcher le fascisme, voire de l'avoir sciemment favorisé, ce qui est peut-être exact, et donc de n'être qu'un homme d'Etat médiocre, ce qui ne l'est sûrement pas. Il n'est que de lire attentivement M. Valiani pour voir que la figure de Giolitti

---

[1] Nous faisons allusion aux renseignements et aux considérations que l'on trouve à la fin du livre de Ruggero Zangrandi, *Il lungo viaggio attraverso il fascismo,* Milano, Feltrinelli, 1962. Une traduction française a paru chez Laffont (*Le long voyage à travers le fascisme,* trad. Le Bret-Grandmaison, Paris, 1963).

domine tous les débats sur l'avant-guerre ou sur le fascisme, et que, de Volpe à Gramsci et de Chabod à Valeri, il est au centre de toutes les interprétations. Malgré la publication des mémoires et des discours, malgré de nombreux travaux, la figure de Giolitti n'est pas jugée définitivement, si tant est qu'on puisse dans un cas quelconque juger définitivement.

Nous venons de citer Chabod. Est-il besoin de dire que M. Leo Valiani lui rend, d'emblée, l'hommage qui s'impose, en le replaçant aux côtés de Croce, d'Omodeo, de Salvemini ? Mais l'éminent historien valdotain est mort trop tôt, et on en prend tragiquement conscience une fois de plus en lisant les lignes qui lui sont consacrées.

Heureux historiens italiens ! Ils publient beaucoup et bien, et ils sont lus et étudiés avec une attention passionnée dans leur pays [1]. Nous ne pouvons que souhaiter que l'initiative de la maison Droz contribue à faire mieux connaître hors de la péninsule leur remarquable activité scientifique.

Rémy Pithon.

---

[1] M. Valiani rappelle en passant quelques travaux étrangers consacrés à l'Italie dans la période étudiée (cf. p. 156). On remarque la carence des travaux en français, à part celui, classique et peu novateur, de Maurice Vaussard (*Histoire de l'Italie contemporaine,* Paris, Hachette, 1950). En fait, il semble que les historiens français n'aient guère pris la relève de Georges Bourgin, éminent connaisseur de l'histoire italienne du XIXe siècle. Nous ajouterions cependant à la liste fournie par M. Leo Valiani les travaux de Robert Paris : d'abord l'*Histoire du fascisme en Italie. — I. Des origines à la prise du pouvoir* (seul volume paru), Paris, Maspéro, 1962, livre qui reprend les choses assez haut pour mériter de figurer dans la période chronologique considérée ; et aussi, du même auteur, *Les origines du fascisme,* Paris, Flammarion, 1968, excellente présentation des problèmes, en format de poche.